

Life During Wartime
Pléonasme
Life During Wartime — États-Unis 2009, 98 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Number 269, November–December 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Séguin-Tétreault, M. (2010). Review of [Life During Wartime : pléonasme / *Life During Wartime* — États-Unis 2009, 98 minutes]. *Séquences*, (269), 52–52.

Life During Wartime

Pléonasme

Portrait d'une Amérique puritaine et sclérosée, atmosphère asphyxiante, humour glissant et inconfortable, situations décalées, théâtre de la cruauté, choralité du récit, mise en scène immuable... Avec **Life During Wartime**, le système solondzien se recycle, «s'autarcise» et révèle ses carences et ses limites.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

Progression, prolongement, récurrence — suite, pour faire simple, de **Happiness** (1998), à ce jour le plus grand succès public et critique du cinéaste —, **Life During Wartime** scrute le destin des trois sœurs Jordan engluées plus que jamais dans leur détresse respective ou s'acharnant à l'occulter. Casting entièrement recomposé à l'appui, Solondz fait fi des questions d'apparences physiques, d'appartenances ethniques et d'âges, concept buñuelien qu'il avait jadis expérimenté dans **Palindromes** (2004). À la chronique familiale grinçante et caustique de la fin du millénaire en succède une plus tragique, plus désespérée. C'est peut-être parce que le 11 septembre est passé entre les deux... Névroses, perversités, crimes et suicides que les personnages (morts ou vifs) tentent à tout prix de (se) pardonner parcourent ainsi cet objet fantomatique où l'Amérique est hantée par ses démons, ses spectres qui l'assaillent.

Reprise de thématiques obsédantes d'abord : le bien et le mal, la capacité individuelle de pardonner à autrui et la rédemption. Mais aussi la vérité et le mensonge, les faux semblants et les apparences factices, telle la façade socialement viable que les protagonistes se construisent. C'est parce que ces derniers luttent une fois de plus, on l'aura compris, pour deux quêtes interdépendantes : rêve du bonheur et désir de la normalité (qui se définit ici par la négative : ne pas être gai, ne pas être pervers, ne pas être pédophile, etc.).

Répétition ensuite d'une même conception des personnages qui, entre naturalisme et satire, s'interdit tout manichéisme, brouillant les frontières entre héros positifs et négatifs, bourreaux et victimes. Mais ici scrutés à l'aide d'un regard presque toujours surplombant, rarement à hauteur de comédiens, les personnages, privés de compassion, de dignité, n'ont ni densité ni existence propres. Par ricochet, ils apparaissent plaqués là comme des pantins, des cobayes condamnés à n'être que des allégories de la faiblesse, de la vanité, de l'ineptie. **Life During Wartime** ne peut alors que nous faire regretter l'empathie des Huston, Altman ou Almodóvar, qui savaient nous transmettre la douloureuse humanité de leurs antihéros.

Redondance aussi d'une même structure chorale (trop) schématique, qui confine ces personnages (trop) multiples, à une série de duos (trop) conversationnels ; le film constitue au total une enfilade de 16 scènes impliquant majoritairement un échange à deux. Tautologie visuelle également : Solondz qui, disons-le, n'a jamais été un grand inventeur de formes, séquestre ses héros dans une routine esthétique faisant se succéder champs et contrechamps, gros plans et plans d'ensemble. Seule la direction photo, signée Edward Lachman (à qui l'on doit entre autres certains Wenders, Soderbergh, Haynes et Seidl), entre réalisme

expressionniste et univers *cartoonesque*, peut nous masquer un peu la banalité d'une mise en scène plus fonctionnelle qu'inspirée. Ces choix discutables de structure et de réalisation transforment l'entreprise en une sorte de sitcom maligne (le cinéaste ne cache d'ailleurs pas l'influence de la télévision), d'autant plus que cette prédilection pour la classe moyenne américaine, en apparence bénigne mais abritant quelques monstres dans ses placards, foisonne au petit écran (de *Desperate Housewives* à *Dexter*, en passant par les séries créées par Alan Ball).



Des personnages plaqués comme des pantins

Typiquement *sundanciens*, *freaks and geeks*, les films de Todd Solondz (dont il est finalement plus facile de cerner les prédécesseurs que les héritiers) constituent dès leur sortie des événements classés cultes. Moins trash et vulgaire qu'un Waters, plus subversif qu'un Payne, assez proche d'un Zwiggoff, moins provoc et ingénieux qu'un Korine, aussi décapant qu'un Coen, le cinéaste occupe sans contredit une place de choix dans le paysage cinématographique américain. Mais si **Happiness** se terminait par une jouissance (celle du gamin devenu à présent un homme, mais surtout la nôtre), *Happiness Part II* opère une réelle débandade et prouve que l'enfant terrible du cinéma *underground* peine à se renouveler. S'adressant davantage à ses groupies qu'à de possibles néophytes, le cinéaste bricole petit à petit une filmographie en boucle. Ses défenseurs diront qu'il n'a rien perdu de son brio. Force est de constater qu'il n'a pas empêché non plus, en dix ans, la moindre parcelle de maturité.

■ États-Unis 2009, 98 minutes — Réal. : Todd Solondz — Scén. : Todd Solondz — Images : Edward Lachman — Mont. : Kevin Messman — Mus. : Doug Bernheim — Son : Paul Bercovitch, Dave Fritz, Eric Offin — Dir. art. : Matteo De Cosmo — Cost. : Catherine George — Int. : Shirley Henderson (Joy), Michael Kenneth Williams (Allen), Allison Janney (Trish), Michael Lerner (Harvey), Dylan Snyder (Timmy), Ciarán Hinds (Bill), Renée Taylor (Mona), Paul Reubens (Andy), Charlotte Rampling (Jacqueline) — Prod. : Christine Kunewa Walker, Derrick Tseng, Elizabeth Redleaf, Mark Steele — Dist. : Séville.